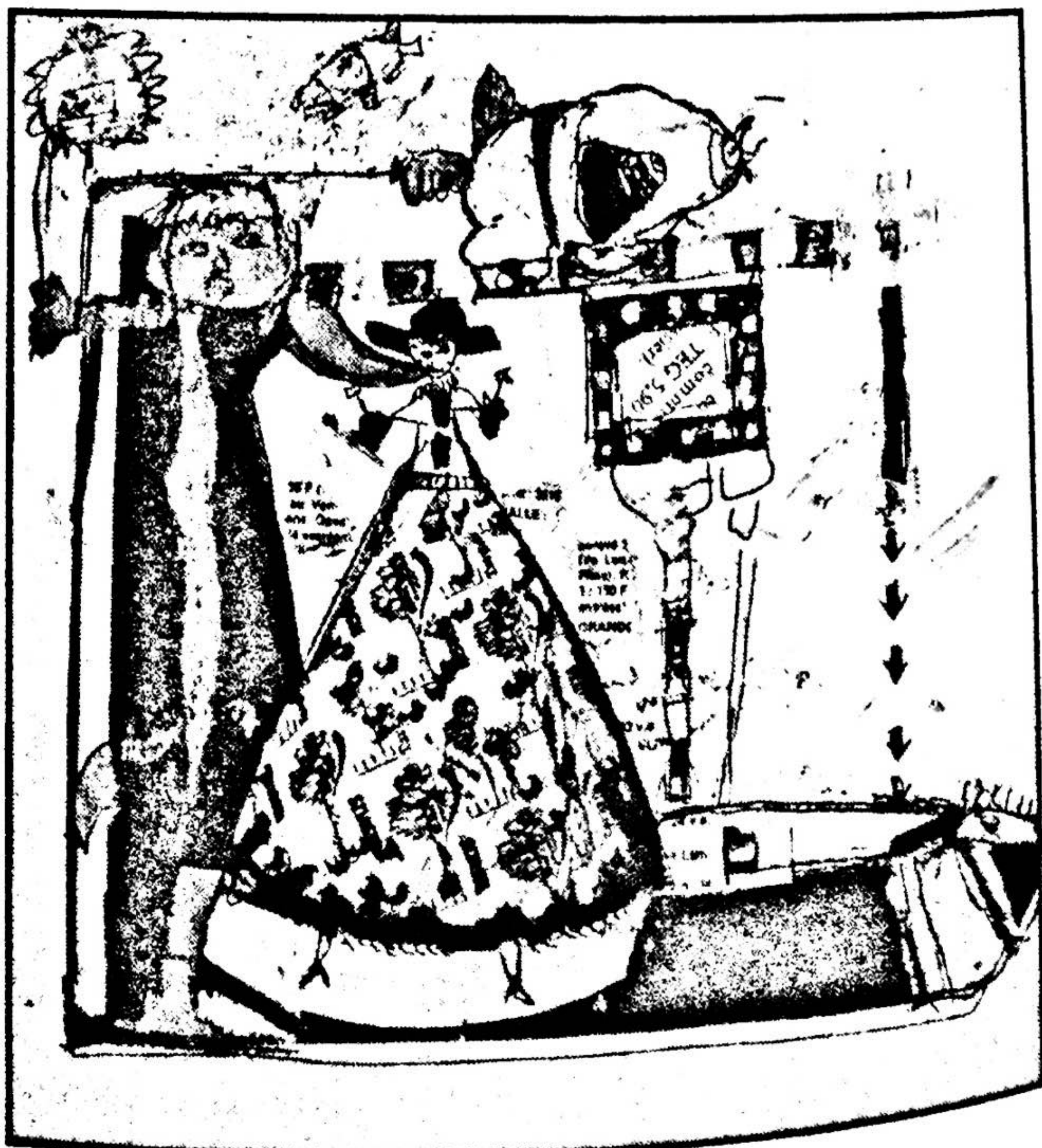


• Jacques CAUDA, *Comilédie*, Éditions Tinbad, janvier 2017, 170 pages ; 20 €.
C'est seulement vingt ans après sa rédaction, peut-être même trente ans,
que paraît enfin ce roman – si l'on ose dire – du poète, documentariste,

photographe et peintre « surfiguratif » Jacques Cauda, à qui nous devons par ailleurs plusieurs portraits de Mirbeau (dont celui de la couverture de ce numéro). Petit par la taille, certes, il est grand par l'extrême originalité dont il témoigne, au point d'avoir été qualifié d'OLNI (Objet Littéraire Non Identifié...) et d'avoir été situé dans la lignée de Rabelais, de Sade, de Jarry, de Roussel et d'Artaud (excusez du peu !) – sans oublier l'inénarrable citoyen angevin Jean-Pierre Brisset¹. En conséquence de quoi l'objet en question a eu l'honneur d'être considéré par certains comme une pure folie (littéraire, of course). Il est vrai qu'à la lecture de la présentation qu'en fait l'auteur, on comprend mieux certaines réticences de la part des défenseurs des « belles lettres », du « bon goût » et du « politically correct » : « *L'intrigue (le squelette) y est simple : deux jumeaux fœtus dans le ventre de leur mère [la Rose Keller martyrisée par Sade en personne !] décident de ne pas sortir par la voie naturelle, mais par l'oreille de la parturiente (Rabelais, n'est-ce pas...) Avant leur ascension, ils cousent (nous y voici), ils cousent son vagin, crimen amoris (aidés par le lecteur). Ensuite, ils causent. Ils causent littérature, philosophie, théologie... Il est à lire comme l'urinoir de Duchamp se regardait : comme une entreprise de démolition de la littérature, un éloge du mauvais goût.* » Et encore cette présentation autorisée ne nous prépare-t-elle pas vraiment à ce qui va suivre, en une frénésie verbale dégoupillée, car le « squelette » annoncé ne présente pas, aux yeux du lecteur désorienté et en quête de repères, la masse d'indices signifiants que la police scientifique a pour mission de déceler, quand il lui arrive d'en dénicher sur une scène de crime... Les personnages – si l'on ose dire – changent d'identité et de siècle (on y rencontre l'abbé de Choisy, la Maintenon, Casanova, Emma Bovary, on cite les noms de Pascal, Proust, Baudelaire, Flaubert...), au fil et au gré des pages, les rencontres les plus improbables se nouent en des lieux qui ne le sont pas moins, et les repères habituels, qui permettent au lecteur de s'aventurer en territoire bien connu et balisé, grâce à des références à un fragment du réel ou à une idée directrice, brillent par leur totale absence.

On ne peut qu'être frappé, comme je l'ai été d'emblée en feuilletant le volume lorsqu'il m'est parvenu, par son apparente loufoquerie, qui a dû faire fuir bien des lecteurs potentiels, loufoquerie assumée dès le titre-calembour



– “comme il est dit” – et renforcée par les illustrations-collages *ejusdem farinae*, le « Prépuceface » (*sic*) introductif, de toute espèce de souci de coller un tant soit peu à une improbable “réalité”, dût le réalisme d’icelui récit en être réduit à un minimum incompressible. Car ce sont les mots, et non les choses ni les idées, qui semblent bien être au poste de commande, et force est de l’accepter, malgré qu’on en ait : Jacques Cauda éprouve un plaisir visible à les manipuler, à les triturer, à les décomposer et à les recomposer, à la fois pour ce qu’ils disent – très accessoirement il faut en convenir –, mais aussi et surtout pour ce qu’ils peuvent suggérer et évoquer, du fait des sonorités qui les composent – le plus souvent des choses considérées comme sales, obscènes ou carrément pornographiques, et, pour cette raison, évacuées de toute bonne littérature qui se respecte. Avec une prédilection pour les sons “vit”, “con”, “cu” et naturellement, “queue” (patronyme oblige...), qui sont malaxés et mis à toutes les sauces. Il se complaît à accumuler les effets bizarres, les enchaînements absurdes, les rapprochements inattendus, les néologismes cocasses ou graveleux, les jeux de mots tirés par les cheveux, les calembours et à-peu-près (« Caisse con nana foutre ? »), les contrepèteries, les approximations aberrantes, les citations et autres références détournées ou inventées, qui interpellent le lecteur et l’obligent à fournir un sacré effort pour ne pas être complètement perdu, confronté qu’il est à tant d’érudition apparente (dont, curieusement, la théologie n’est pas absente, loin s’en faut...), mêlée à tant de divagations, d’inventions saugrenues et d’hénaurmités en tous genres. Ce goût du bizarre, de l’absurde, de la provocation, du canular, du scatologique, cette totale liberté du ton et de l’imagination la plus délirante, ces transgressions continues des usages grammaticaux et lexicaux autant que des bienséances sociales et des conventions littéraires, ces travaux impertinents de coutures textuelles et de collages incongrus, cette permanente autodérision de ce qui prend les apparences inattendues d’une autofiction canularique (si du moins l’on en croit l’annonce inaugurale et les deux derniers mots supposés fournir la clé de l’énigme et identifiant le fictif Saint-Germain et le bien réel romancier), tout cela témoigne d’un rejet radical, systématique autant que jouissif, de tous les pré-supposés et de tous les ingrédients hérités du roman du 19^e siècle – parmi lesquels *notre* Mirbeau avait déjà fait pas mal de ménage.

De fait, la littérature n’en sort pas totalement indemne... Et le bon goût encore moins. Faut-il vraiment s’en plaindre ?...

Pierre Michel